

Inspiration providentielle

Dès ma descente du bus je presse le pas, tout en me maudissant pour avoir eu la brillante idée de ne pas prendre de parapluie. D'un autre côté comment aurai-je pu prévoir qu'il neigerait et pleuvrait à verse en plein mois de novembre. Plus j'avance, plus j'ai l'impression que l'averse qui s'abat sur moi, s'intensifie. L'eau infiltre mes vêtements, dégouline le long mes cheveux bouclés, ruisselle sur mes verres correcteurs et le froid envahit tout mon corps.

Je me surprends à accélérer le pas jusqu'à trotter tel un joggeur du dimanche matin. Trempé jusqu'aux os je parviens au bout de quelques minutes à l'entrée de la résidence.

Le temps de sortir mes clés et de grimper deux étages et je pénètre enfin dans le petit appartement de banlieue dans lequel j'habite en semaine. Celui-ci, comme tout appartement étudiant n'est pas bien grand. Il comporte une minuscule chambre dans laquelle j'ai à peine la place de faire tenir mon lit, une pièce à vivre que je devrai penser à nettoyer plus souvent, une salle de bain ainsi que, chose rare, une sorte de grenier situé sous les combles du bâtiment. Ce dernier n'est pourtant pas suffisamment grand pour pouvoir y entreposer grand-chose.

Je jette mon sac de cours sur mon lit, range mes chaussures dans le placard à l'entrée et m'empresse de me glisser sous la douche. Je profite alors de la chaleur, qui détend mes muscles endoloris par le froid, pour passer en revue le planning des jours à venir. Nous sommes aujourd'hui mercredi et demain, comme tous les jeudis depuis deux ans, j'ai cours de langue et notamment de japonais.

J'ai toujours été passionné, depuis le collège, de mangas, d'animés et de la culture nippone en général. Seulement, depuis deux ans que j'essaye d'apprendre la langue ; la difficulté de celle-ci a tendance à freiner ma soif de savoir. Et ce soir ne fait pas exception à la règle. Il faut que je me motive : plus vite j'aurai fini mes révisions plus vite je pourrai passer à autre chose.

Malgré cela, une demi-heure plus tard je suis en tailleur sur mon lit, en train de naviguer dans les méandres du net à la recherche d'une occupation qui me servirait d'excuse pour ne pas sortir mes cours. Seulement, c'est peine perdu ; je n'ai plus aucune série en attente, aucun film sur ma playlist que je n'ai pas déjà regardé plusieurs fois et j'ai déjà dévoré tous les livres de ma bibliothèque. Je laisse échapper un léger soupir, résigné. Néanmoins, je consulte rapidement mes comptes sur les réseaux sociaux et c'est là que je la vois : l'affiche de la BEPF : « Rappel concours de nouvelles : vous avez jusqu'au 19 novembre pour envoyer votre nouvelle ».

Cela m'était complètement sorti de l'esprit ; il ne me reste plus que quatre jours si je souhaite envoyer une nouvelle.

Depuis plus de deux ans que je suis à l'EPF, je n'ai jamais vraiment osé participer au concours. Cela est principalement dû à une absence totale d'inventivité ainsi qu'à un léger manque de confiance en moi. Soudainement je me suis décidé : ce soir, je me mets au travail et au moment d'aller dormir j'aurai une histoire à envoyer.

Je recherche parmi mes lectures favorites une idée, un fil conducteur qui pourrait lancer mon histoire, n'importe quoi qui m'aiderait à mettre en marche une inspiration débordante. Seulement les minutes passent et la crainte de la page blanche se fait de plus en plus forte. Je m'allonge et repose ma tête en essayant de laisser naviguer mes pensées afin que leurs rencontres donnent lieu à un torrent déferlant de nouvelles idées.

Rien ne viens. Il est désormais 22h : je dois me lever dans dix heures. Je commence à douter de ma capacité à écrire quoique ce soit ce soir. Peut-être devrai-je me concentrer sur mes cours et faire abstraction du reste. Ce n'est pas un drame si je ne participe pas.

Passablement énervé par mon manque de volonté je décide d'aller me chercher quelque chose à grignoter. Je me traîne lentement jusqu'à la cuisine. Je sors un plat de pâtes instantanées et pendant que je fais réchauffer le tout ; je m'en vais checker mes SMS.

Seulement, étrangement, une fois dans ma chambre, mon portable ne s'y trouve plus. Je suis pourtant certain de l'avoir laissé là tout à l'heure.

Je m'en souviens parfaitement : je suis rentré, j'ai fermé la porte à clé et je l'ai mis à recharger sur la table de chevet. Pourtant il n'y est plus.

Je soulève l'oreiller, la couverture et même le matelas mais il n'est pas dans la pièce. Je l'entends soudain sonner au grenier.

Que fait-il là-haut ? Je reste figé quelques secondes, incrédule. Comment a-t-il pu se retrouver dans une pièce dans laquelle je ne mets jamais les pieds ?

La sonnerie retentit de nouveau ce qui a le don de me tirer de ma léthargie. Je me précipite vers l'origine du son et attrape l'appareil posé à même le sol.

Je ne connais pas le numéro. Il s'agit probablement d'un publicitaire qui veut essayer de me vendre tout et n'importe quoi. Malgré tout, je ne sais pas pourquoi, je ne peux m'empêcher de décrocher. « Bonjour qui est-ce ? ». Demandé-je. Aucune réponse. La stupeur fait désormais place à l'angoisse. Une angoisse inexpliquée mais bien présente. Une angoisse qui paralyse mes muscles et asphyxie mon cerveau. Une angoisse que je me dois de contrôler.

Toujours dans un état d'anxiété élevé, je m'empresse alors d'aller chercher mon plat qui vient de finir de cuire quand je découvre soudain la fenêtre près du frigidaire légèrement ouverte. J'étais tellement absorbé dans mes pensées que je ne l'avais pas remarqué précédemment.

J'essaie de me rassurer tant bien que mal. J'ai probablement dû oublier de la verrouiller ce matin. Je ferme donc cette dernière avant de retourner dans ma chambre. Seulement une fois là-bas, je constate, comme dans un cauchemar, que mon ordinateur s'est volatilisé. Je l'ai utilisé il y a moins de dix minutes. Comment est-ce possible ?

Je sens alors la panique qui m'envahit. Comme dans un état second, je verrouille la porte de ma chambre et me recroqueville sur mon lit pour essayer de tirer cette situation au clair. Pour moi il ne fait plus aucun doute qu'il y a quelqu'un dans mon appartement. Je songe immédiatement à appeler mes parents. Seulement que pourraient-ils faire ? Je pourrai prévenir la police. Toutefois, si je me trompe, je risque d'être arrêté pour canular ou quelque chose du genre.

Qui pourrait bien avoir pénétré chez moi ? Un cambrioleur ? Peu probable, je n'ai quasiment rien de valeur à part mon ordinateur portable. Un canular ? C'est l'hypothèse la plus plausible. J'imagine déjà Thibault, plié de rire dans la pièce d'à côté. Je prends donc mon courage à deux mains et sors, le plus discrètement possible qu'il soit, de ma chambre.

Je balaye alors des yeux le séjour. Il n'y pas quinze milles cachettes possibles ici. Le seul endroit possible où j'aurais pu ne pas remarquer une présence est le placard de l'entrée.

Je franchi lentement les quelques mètres qui me sépare du meuble en bois.

Mes muscles se contractent. Les battements de mon cœur s'accélèrent. Je retiens ma respiration et j'approche ma main de la porte.

Soudain, au moment où je pose mes doigts sur la poignée, quelqu'un se met à tambouriner violemment de l'autre côté ce qui me fait bondir en arrière jusqu'à tomber à genoux. C'est à ce moment que je regrette de ne pas être resté enfermé dans ma chambre. Seulement il est trop tard maintenant, et lentement, comme dans un songe, la poignée pivote et, avec un grincement lourd, la porte s'ouvre progressivement.

J'ai à peine le temps d'entrapercevoir le reflet de mon écran d'ordinateur à travers l'encadrement de la porte qu'une forme inhumaine me plonge dessus.

J'ouvre les yeux et bondis de ma chaise, en sueur.

En une fraction de seconde, tout remonte à ma mémoire. Je suis en TP de probabilité. C'est la pause ; et compte tenu de la nuit agitée que j'ai eu hier, je me suis endormi. Mon binôme à côté s'esclaffe lourdement :

- J'aurai dû filmer ça. T'aurai vu ta tête. Enfin bref, la pause est finie.

J'en déduis que c'est lui qui vient de me réveiller. Alors que je reprends mon souffle, il me demande, avec un geste de la tête en direction de l'ordinateur de notre poste :

- Tu comptes participer au concours cette année ?

Je repère alors la photo du concours de nouvelle affiché en grand au centre de l'écran. Nous sommes le 2 novembre. Il me reste encore trois semaines avant la date butoir. Un sourire se dessine sur mon visage tandis que je me remémore le cauchemar que je viens de vivre :

- J'y compte bien et je crois même que, pour une fois, je ne serai pas à cours d'inspiration.